



HAL
open science

Qu'est-ce qu'une bonne revue (en sociologie et ailleurs) ?

Didier Demazière

► To cite this version:

Didier Demazière. Qu'est-ce qu'une bonne revue (en sociologie et ailleurs) ?. SociologieS, 2019, Débats - Pourquoi publier en langue française quand on est sociologue ?, 2019, 10.4000/sociologies.9421 . hal-02543589

HAL Id: hal-02543589

<https://hal.science/hal-02543589>

Submitted on 26 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qu'est-ce qu'une bonne revue scientifique (en sociologie et ailleurs) ?

Didier Demazière

Didier Demazière, « Qu'est-ce qu'une bonne revue scientifique (en sociologie et ailleurs) ? », *SociologieS* [En ligne], Débats, mis en ligne le 17 janvier 2019, consulté le 26 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/9421> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.9421>

L'anniversaire d'une revue internationale, par ses auteurs et lecteurs, comme *SociologieS* est l'occasion de réfléchir à ce qu'est une bonne revue scientifique, en sociologie et ailleurs, et à s'interroger sur les critères de qualité de l'édition scientifique. L'évaluation par les pairs est un principe organisateur du fonctionnement de toute revue. Mais cette règle n'épuise pas le débat, et ne signifie pas que les chercheurs contrôlent l'édition scientifique, que les revues sont entre leurs mains. Bien d'autres éléments, acteurs et institutions, contribuent à définir ce qu'est une bonne revue, ou tentent de le faire.

Facteur d'impact et classement des revues

La publication scientifique est organisée au niveau international, y compris en sociologie. Cette globalisation favorise un partage des savoirs, soutenu par les portails de diffusion électronique des articles et le mouvement en faveur de l'édition ouverte (*open access*). Parallèlement s'affirme une puissante tendance à la hiérarchisation et au classement. Dans ce contexte, qu'est-ce qu'une bonne revue ?

De plus en plus, la valeur accordée à une revue est fixée par son facteur d'impact, calculé par l'Institute for Scientific Information (ISI) de Thomson Reuters (Garfield, 1972). Cet indicateur s'impose à mesure que la bibliométrie (c'est à dire l'analyse quantitative ou comptable des productions des chercheurs et de leurs institutions) devient centrale dans l'évaluation. La valeur du facteur d'impact des revues est supposée mesurer la reconnaissance des chercheurs qui y publient et le rayonnement de leurs organismes.

Pourtant le facteur d'impact est l'objet de critiques récurrentes (par ex. Ojasoo et al., 2002), comme l'évaluation bibliométrique (Gingras, 2014). Ses limites méthodologiques sont connues, notamment la sur-représentation des revues anglophones (Moed 2005). Ce biais linguistique est bien marqué en sociologie : parmi les 142 revues indexées par l'ISI en 2015, 94% sont en anglais et seules 4 revues francophones sont présentes, et classées dans le dernier quart.

Le facteur d'impact, ou ses équivalents, est une mesure de la diffusion des revues, il informe sur la notoriété des articles à partir des citations. Cela ne signifie pas qu'il est un indicateur de qualité et de valeur scientifiques. Car les pratiques de citations sont variables selon les disciplines et communautés scientifiques (Larrivière et al., 2006 ; Harwood, 2009). Et elles sont aussi indexées sur des phénomènes de réseaux, de sociabilité, ou de chapelles, tant il existe des liens sociaux derrière les liens cognitifs (White, 2001 ; Cronin et Shaw, 2002).

Aussi le règne du facteur d'impact impose une lecture unidimensionnelle de la production scientifique. Et cette hiérarchie n'est pas fondée sur le contenu des publications. Elle est d'abord linguistique, puisque les revues non anglophones sont reléguées aux marges, comme si ce qui n'était pas publié en anglais était de moindre qualité.

Le classement des revues dans l'évaluation scientifique

Si facteur d'impact devient le principal indicateur de qualité des revues scientifiques, ce n'est pas sans la complicité des chercheurs eux-mêmes, notamment par le jeu de l'évaluation par les pairs qui a pris une place centrale dans la gestion des carrières. Les chercheurs n'évaluent

pas seulement des textes soumis à des revues, mais aussi des projets de recherche ou des dossiers de carrière.

Dans l'évaluation des chercheurs, la production scientifique occupe une place importante. Et si la bibliométrie est contestée, il reste que le facteur d'impact fournit une métrique qui permet de comparer aisément des dossiers (Wouters, 2006). Or, la croissance, imposée par les institutions gestionnaires, des activités d'évaluation faisant peser des contraintes temporelles croissantes sur les évaluateurs, il devient difficile d'opter pour des approches plus qualitatives et chronophages passant notamment par la lecture des publications. Les conditions de réalisation des évaluations poussent à l'utilisation d'indices facilement lisibles et comparables, comme le facteur d'impact, ou le H-Index, un indice supposé quantifier la productivité et l'impact d'un scientifique en fonction du niveau de citation de ses publications (Hirsch, 2005).

Ces manières d'évaluer, qui ont tendance à se diffuser y compris dans les sciences sociales (Coutrot, 2008), ont des effets en chaîne. Elles pèsent sur les stratégies de publication des chercheurs, qui s'orientent vers les revues à facteur d'impact, vers des supports anglo-saxons donc. Ce faisant, ils endossent des métriques qu'ils n'approuvent pas, mais qu'ils considèrent comme incontournables dans une période où l'évaluation est centrale et renforce l'impératif du *publish or perish*.

Mécaniquement, le recours à la langue anglaise gagne du terrain (Leresche et al., 2009), d'autant que les grands organismes de recherche et universitaires diffusent une injonction à l'internationalisation, souvent réduite à publier dans des revues anglo-saxonnes (Boncourt, 2017). Ce *mainstream* scientifique a des conséquences sur les publications : d'abord une standardisation des articles qui sont souvent organisés autour de l'enchaînement 'introduction – revue de littérature – méthodes – résultats – discussion', ensuite un émiettement des disciplines quand chaque article présente un résultat limité et partiel, adossé à un état de l'art qu'il enrichit aux marges.

Les manières de hiérarchiser les revues ont ainsi des effets structurants et cumulatifs sur les façons de faire la sociologie au sens de mettre en forme les enquêtes, diffuser les résultats et écrire les articles.

Une évaluation scientifique sans débat (suffisant) entre pairs

Les valeurs des publications scientifiques sont, en principe, affaire de scientifiques. Ce sont les chercheurs qui sont en capacité –et ils sont les seuls à avoir cette expertise- d'évaluer les travaux de leurs pairs. Pourtant ils ont de moins en moins la maîtrise des critères d'évaluation de la qualité des productions scientifiques, à mesure que s'imposent comme des évidences impénétrables le facteur d'impact, la langue anglaise, la bibliométrie, etc.

Ces tendances lourdes, qui ont gagné les sciences sociales dans les dernières décennies, apparaissent irrépressibles. Cette impression doit beaucoup à l'insuffisance du débat entre pairs sur l'évaluation scientifique, sur ce qu'est un bon article, une bonne revue. Un tel débat semble inutile puisque l'évaluation par les pairs (*peer review*) est un principe fondamental du fonctionnement des revues et des communautés scientifiques. Pourtant, ce principe ne signifie pas automatiquement collégialité, entendue comme débat contradictoire et production collective d'un avis, expertise, appréciation ou décision.

En effet, s'impose dans l'organisation des revues une conception particulière du *peer review*, qui limite la collégialité, combinant évaluation en double aveugle (anonymat des auteurs et des évaluateurs) et recours à des évaluateurs externes. Ces pratiques sont considérées comme des normes de qualité par les grands éditeurs et organismes de recherche, alors qu'elles sont critiquables et de plus en plus discutées dans les communautés scientifiques. D'un côté l'anonymat est peu probant dans les domaines spécialisés ou de taille limitée (Millard, 2010), et il restreint les possibilités de développer une discussion scientifique sur les textes évalués.

De l'autre l'évaluation externe peut, paradoxalement, limiter le pluralisme, quand les évaluateurs sont choisis par un comité éditorial étroit et parce qu'en cas de divergence des avis, ce qui est fréquent (Deville et al., 2016), c'est le directeur de publication (ou son équipe rapprochée) qui tranche et a le dernier mot (Weller, 2002). Certes des alternatives persistent et résistent, comme l'évaluation (totalement ou partiellement) interne, associée à une production collégiale des décisions à l'issue de délibérations (Demazière, 2017), mais elles sont souvent considérées avec circonspection ou méfiance.

Enfin, l'édition scientifique connaît des évolutions qui prennent la forme de normalisations articulées : importance du facteur d'impact ou de ses équivalents, valorisation des revues publiées en anglais, poussée de l'internationalisation des publications, centralité de la bibliométrie dans l'évaluation des chercheurs, standardisation de l'évaluation par les pairs dans les revues. Ces mouvements sont puissants, mais des critiques argumentées émergent dans les communautés scientifiques, et des pratiques différentes se maintiennent. Dans ce cadre, le développement de revues échappant au *mainstream*, est essentiel, qu'il s'agisse de revues internationales non anglophones, de revues pratiquant d'autres modes d'évaluation par les pairs, de revues fortement spécialisées aux audiences limitées, etc. Leur endurance montre la persistance d'une pluralité de modèles, et constitue une ressource pour entretenir et développer un débat, aujourd'hui bien pauvre, sur l'évaluation et la définition de la bonne science et de la bonne revue. Quand, en plus, ces revues accueillent suscitent et organisent – comme le fait *SociologieS* – des débats sur le métier de chercheur, ses activités, son organisation, leur rôle devient irremplaçable et éminent. Leur avenir relève alors de la responsabilité collective de leurs communautés disciplinaires.

Références

- Boncourt T. (2017). Gouvernement des carrières académiques et diffusion d'un *mainstream* scientifique. Les politistes français et britanniques face aux injonctions à l'internationalisation. Dans M. Benninghoff, C. Crespy, J-E. Charlier, J-P. Leresche (dir.), *Le gouvernement des disciplines académiques*. Paris, éditions des archives contemporaines, 121-140.
- Coutrot L. (2008). Sur l'usage récent des indicateurs bibliométriques comme outil d'évaluation de la recherche scientifique. *Bulletin de méthodologie sociologique*. 100, 45-50.
- Cronin B., Shaw D. (2002). Identity-creators and image-makers: Using citation analysis and thick description to put authors in their place. *Scientometrics*. 54(1), 31-49.
- Demazière D. (2017). Dans les coulisses de Sociologie du travail. *Sociologie du travail*. 59(1), 1-16.
- Deville A., Capkun V., Martinez I. (2016). L'évaluation des résultats d'une recherche : l'importance des évaluateurs. *Comptabilité – Contrôle – Audit*. 22(2), 7-10.
- Garfield E. (1972). Citation analysis as a tool in journal evaluation. *Science*. 178, 471-479.
- Gingras Y. (2014). *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*. Paris : Éditions Raisons d'Agir.
- Harwood N. (2009). An interview-based study of the functions of citations in academic writing across two disciplines. *Journal of Pragmatics*. 41(3), 497-518.
- Hirsch J.E. (2005). An Index to quantify an individual's scientific output. *Proceedings of the National Academy of Sciences*. 102(46), 16569-16572.
- Larivière V., Archambault E., Gingras Y., Vignola-Gagné E. (2006). The place of serials in referencing practices: Comparing natural sciences and engineering with social sciences and humanities. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*. 57(8), 997-1004.

- Leresche J-P., Larédo P., Weber K. (dir.) (2009). *Recherche et enseignement supérieur face à l'internationalisation. France, Suisse et Union Européenne*. Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.
- Millard B. (2010). L'évaluation de la recherche par les pairs : les risques d'une formalisation contre-performante. *Interrogations ?*. 11, [en ligne] <http://www.revue-interrogations.org/L-evaluation-de-la-recherche-par>
- Moed H.E. (2005). *Citation analysis in research evaluation*. Dordrecht : Springer.
- Ojasoo T., Maisonneuve H., Matillon Y. (2002). Le facteur d'impact des revues, un indicateur bibliométrique à manier avec prudence. *La Presse Médicale*. 31, 17, 775-781.
- Weller A.C. (2002). *Editorial peer review. Its strengths and weaknesses*. Medford : Assis&t.
- White D.D. (2001). Authors as citers over time. *Journal of the American Society for Information Science & Technology*. 52(2), 87-108.
- Wouters P. (2006). Aux origines de la scientométrie. La naissance du Science Citation Index. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 164, 1-22.